

LA PESTE ET LE CORONAVIRUS : UNE INTERROGATION POUR NOTRE MONDE ; COMMENT VIVRE FACE À DES PROBLÉMATIQUES NOUVELLES ?

Mbaye DIOP

Université Gaston Berger, Sénégal

mbayediope@gmail.com

Résumé : Cet article se propose de montrer que la peste d’hier et le coronavirus d’aujourd’hui, dénommé COVID-19, constituent toujours une importance capitale dans la recherche scientifique. Les épidémies conduisent à la mise à nue morale et symbolique de l’humanité, révélatrice des vices et vertus, des travers et forces de la société. Elles ont déjà laissé une marque indélébile sur la conscience des hommes. Mout d’interrogations d’ordre historique, littéraire, philosophique et même politique sont susceptibles de répondre aux nouvelles problématiques : comment vivre face à cette crise ? Ce que le nouveau virus dessine, ce n’est pas seulement une crise inédite mais une remise en question de la façon dont notre mondialisation fonctionne. Ainsi, le coronavirus a réussi de placer l’homme, la question sociale et celle de l’humanité au cœur des politiques de gouvernance nationale d’abord, puis internationale et mondiale par la suite.

Mots-clefs : Peste, Coronavirus, Crise, Mondialisation, Philosophie, Politique.

Abstract: This article tries to show that former pest and today’s coronavirus known an importance in the field of scientific research. Epidemics helps to disclose morally and symbolically the true nature of humanity, reveal vices and virtues, society’s ups and downs. They have already indelibly marked human consciousness. Countless interrogations dealing with history, literature, philosophy and even politics are meant to answer the new virus shows is not just an untold crisis: it questions the way our globalization works. So, the coronavirus has managed to make of man, the social issue and humanity, the focus of policies of nationwide at the end.

Keywords: Pest, Coronavirus, Crisis, Globalization, Philosophy, Politics.

Introduction

Les épidémies sont inhérentes à l’histoire de l’humanité. S’intéresser à l’épidémie d’aujourd’hui conduit à évoquer des épidémies plus anciennes. C’est, à coup sûr, parce que la Covid-19 réveille des peurs qui ont tenaillé nos ancêtres au moins jusqu’au milieu du XX^{ème} siècle. La crise sanitaire de Coronavirus, Covid-19, remet au goût du jour la réflexion sur le profil de la rationalité scientifique conquérante ainsi que la mise en question de notre monde face à des problématiques nouvelles. Elle a déjà bouleversé les réquisits définitionnels et fonctionnels en nous montrant, non seulement la finitude de la

condition humaine, mais aussi l'évidence que nous vivons dans un monde global aux risques globaux. Nous sommes dans une société du risque (Beck 2008) à rebours de l'optimisme suscité par le développement technoscientifique et la manipulation objectivante de la nature, à la vérité, axiologiquement neutre. Du syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS) au Coronavirus dont l'ampleur n'est plus à démontrer aujourd'hui, en passant par la grippe de forme H1N1, la mondialisation du risque sanitaire est une réalité tangible avec laquelle les pays du monde doivent faire face. La Covid-19 (*Coronavirus disease 2019* : maladie de coronavirus de 2019) s'illustre par la rapidité de son expansion et sa défiance de l'intelligence humaine, de la science, ses applications et implications technologiques, des systèmes sanitaires des pays du Nord et ceux des pays du Sud à résilience presque inexistante.

Cette crise fragilise plus que jamais notre monde déjà aux prises à de multiples défis : les dérives d'une mondialisation, le délitement du lien social, les crises écologiques, etc. Elle met à rude épreuve les théories providentialistes de l'histoire, chantres du progrès et accoucheuses d'idéologies triomphalistes. Leur vulnérabilité se montre au grand jour. Cela révèle à quel point l'irréversibilité et l'imprévisibilité sont comme les deux faces de la même monnaie, les deux dimensions des progrès de l'esprit. Cette pandémie met à rude épreuve les certitudes scientifiques, techniques, idéologiques du monde actuel et questionne les présupposés qui ont fait longtemps les prémisses de la construction du monde et du vivre-ensemble. Les idéologies sciences-développement, capitalisme-bien-être, mondialisation-bonheur... sont ainsi interrogées. La démocratie considérée comme « le pire des systèmes à l'exclusion de tous les autres », selon la formule de Churchill (11/11/1947), et la puissance économique sont questionnées dans leur pertinence et leur rapport quand nous nous rendons compte que c'est la Chine, vue par le monde occidental et démocratique comme une « dictature », qui a pu rapidement réagir en prenant des décisions qui ont permis d'endiguer très vite la maladie. Pur paradoxe, c'est cette même Chine qui vole au secours de l'Occident !

Fort de toutes ces raisons fondamentales, il nous a paru digne d'intérêt d'opter pour ce sujet : La Peste et le Coronavirus : une interrogation pour notre monde ; comment vivre face à des problématiques nouvelles ? Mais, en contrepoint, se problématise, dans la plus stricte scientificité, le comment vivre face à des problématiques nouvelles. Il est consécutif au sentiment de catastrophe, à cette « heuristique de la peur » (Jonas, 2000), qui nous invite à la méditation philosophique face à l'impuissance humaine devant un phénomène qui est fatal. Il nous convie à repenser la condition humaine dans sa posture anthropocentrique, dans ses dérives écologiques, preuves de l'impasse ontologique. Nous y voyons la perspective d'une réinvention du rapport symbolique avec la nature, par sa reconquête éthique, sociale et religieuse. Il s'agit d'un nouvel agir humain face à ce qui est une nouvelle « éclipse de la raison » (Horkheimer, 1974), qui plus est, incite à l'urgence de la crise et le temps de la réflexion philosophique.

Nous nous appuyerons, pour ce faire, fondamentalement sur l'histoire, la littérature, la philosophie et la science politique. Il s'agit d'explorer diverses dimensions scientifiques transversales dont le but est d'aboutir à un ensemble de propositions conduisant au comment vivre face à des problématiques nouvelles. Dans la première partie, nous étudierons les pandémies mondiales et dans la deuxième partie, nous analyserons l'urgence et le temps de réflexion.

1. Les pandémies mondiales

Les pandémies ont une caractéristique parce qu'elles font de la collectivité humaine leur victime. Elles révèlent sa nature d'animal social en faisant de celle-ci à la fois la vectrice de la catastrophe et la source sinon d'un éventuel salut, du moins d'une consolation et d'un allègement des souffrances. Elles érigent l'humanité en problème. Par le seul fait de mettre en péril l'existence de la collectivité, elles constituent la société, voire le genre humain en sujet du discours, sinon en personnage littéraire. Si le personnage est celui dont nous pouvons raconter non seulement la vie, mais aussi la fin, alors la menace de la mort suffit à créer un effet de personnage.

1.1 La peste

Suite à l'épidémie de Corona apparue en décembre 2019 en Chine, et que nous sommes en train de subir à l'échelle mondiale, les populations redécouvrent les romans relatifs aux épidémies. Nous y retrouvons la mémoire parcellaire, composite, déformée et reformée des événements qui marquent l'histoire de l'humanité. Plus exactement : grâce à la littérature, tout événement nous parvient sous les espèces d'un discours qu'il nous appartient de déchiffrer, puis d'interpréter et dont le fait historique lui-même ne peut qu'avec peine s'isoler comme une réalité entièrement objectivable. L'un de ces écrits les plus lus est *La Peste* (1947) d'Albert Camus. Ayant choisi, comme thèmes principaux, la solidarité et la révolte, le roman relate, sous forme de chronique, l'histoire de l'épidémie vécue dans les années 194. à Oran en Algérie. Dès les premières pages du roman *La Peste* d'Albert Camus, tout commence par un rat mort trouvé sur le palier d'un appartement dans la ville d'Oran. Cet événement est qualifié au début de « farce » qui se transformera en drame. Les murs et les portes se ferment. La communauté de la ville traversera la tragédie. La peste hier, le coronavirus aujourd'hui, la lèpre avant-hier aux temps bibliques. L'on « confinait » les porteurs de cette maladie, ou plutôt on les rejetait en dehors de la société. En fait, de toutes les maladies, la peste est celle dont le nom en littérature, a la charge symbolique la plus grande. C'est pour cela aussi qu'elle a été retenue par Albert Camus. En 194., la ville d'Oran, en Algérie, subit une épidémie de peste qui la coupe du reste du monde. L'on assiste à la progression, puis au déclin de la peste. L'on en voit les effets sur la population. Albert Camus crée ainsi une situation expérimentale qui permet d'étudier ce que deviennent les hommes dans une période de crise. Le récit est ponctué de descriptions de la cité, présentée comme « une ville ordinaire » (Camus 1947, p. 5). Cette pandémie est évoquée à travers les saisons, le temps qu'il fait, l'activité quotidienne : travail, marchés, transports, cafés, cinémas, les différents

quartiers, la mer : « Cette ville déserte, blanchie de poussière, saturée d'odeurs marines, toute sonore des cris du vent, gémissait alors comme une île malheureuse. » (Camus 1947, p.135). La peste apparaît brutalement et se répand avec rapidité. Elle est décrite avec une précision toute médicale : sa transmission par les rats, la fièvre et les abcès, les difficultés respiratoires ; certains détails réalistes étant presque insoutenables. L'épidémie s'amplifiant, des dispositions légales sont prises : isolement des malades dans les hôpitaux, puis dans les écoles, quarantaine pour les familles qui vivent dans des camps, enterrements d'abord bâclés, puis supprimés ; transport des cadavres dans des tramways, vers des crématoires en dehors de la ville. La maladie est généralement suivie de mort. Celle-ci est décrite en tableaux poignants, qui vont crescendo : celle du concierge, puis celle du chanteur qui joue Orphée. À l'épisode révoltant de la mort d'un enfant succède celle d'un prêtre puis celle de Jean Tarrou, l'un des principaux personnages et ami du médecin.

Chemin faisant, la ville pestiférée est coupée du monde. Nul ne peut y entrer, nul ne peut en sortir. Le courrier n'est plus acheminé. Seuls les télégrammes permettent d'avoir de loin des nouvelles des absents. Chacun est donc comme exilé de sa famille ou de ses proches, faisant, d'une façon ou d'une autre, l'expérience de la séparation. Tout homme, susceptible d'être contaminé, devient une menace pour l'autre. L'épidémie constitue une épreuve collective : « Il n'y avait plus alors de sentiments individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous. » (Camus 1947, p.135). La menace quotidienne de la mort et l'enfermement modifient les comportements. Ils font naître des révoltes mais aussi des actions de dévouement et de solidarité. Cela ne se manifeste pourtant pas par l'héroïsme : « C'est que rien n'est moins spectaculaire qu'un fléau et, par leur durée même, les grands malheurs sont monotones. » (Camus 1947, p.142). La plupart des personnages de premier plan sont des hommes. Les seules femmes présentes sont des mères et incarnent patience et douleur. Ils constituent des figures sociales : un médecin (Rieux), un prêtre (Paneloux), un journaliste (Rambert), un fonctionnaire municipal (Grand), un juge (Othon), un trafiquant (Cottard). À leurs côtés, Tarrou, ami du médecin, fait figure de philosophe solitaire. Rieux, médecin, constitue, de facto, le personnage principal : il est présent à la première et à la dernière page du livre. Par ses yeux, nous découvrons le premier rat contaminé. Il est le premier à prononcer le mot « peste » (Camus 1947, p.32). Non seulement il est celui qui voit la vérité, mais aussi il y fait face coûte que coûte, malgré l'épuisement : « Pour le moment il y a des malades et il faut les guérir. Ensuite, ils réfléchiront et moi aussi. Mais le plus pressé est de les guérir. » (Camus 1947, p.26). La peste est pour lui « une interminable défaite ». Il apprend la mort de sa femme juste après celle de son ami Jean Tarrou : « Depuis deux mois et depuis deux jours, c'était la même douleur qui continuait. » Seule sa mère constitue une présence apaisante. Il lui revient, à la fin du livre, de tirer les conclusions de l'épreuve : « Tout ce que l'homme pouvait gagner au jeu de la peste et de la vie, c'était la connaissance et la mémoire. » (Camus 1947, p. 240).

Par ailleurs, Paneloux, le prêtre présente au départ la peste comme une punition du Ciel :

Si, aujourd'hui, la peste vous regarde, c'est que le moment de réfléchir est venu. Les justes ne peuvent craindre cela, mais les méchants ont raison de trembler. Dans l'immense grange de l'univers, le fléau implacable battra le blé humain jusqu'à ce que la paille soit séparée du grain. Il y aura plus de paille que de grain, plus d'appelés que d'élus, et ce malheur n'a pas été voulu par Dieu. Trop longtemps, ce monde a composé avec le mal, trop longtemps, il s'est reposé sur la miséricorde divine. Il suffisait du repentir, tout était permis. Et pour le repentir, chacun se sentait fort. Le moment venu, on l'éprouverait assurément. D'ici là, le plus facile était de se laisser aller, la miséricorde divine ferait le reste. Eh bien ! cela ne pouvait durer. Dieu qui, pendant si longtemps, a penché sur les hommes de cette ville son visage de pitié, lassé d'attendre, déçu dans son éternel espoir, vient de détourner son regard. Privé de la lumière de Dieu, nous voici pour longtemps dans les ténèbres de la peste !

Camus (1947, p.91)

Au lieu de les rassurer, les hommes sont encore plus soucieux et angoissés puisqu'ils sont accusés d'avoir commis tous des péchés et que voilà leur punition. L'épidémie se propage et l'enfant du juge Othon meurt de manière atroce en présence du Père Paneloux. La mort de cet enfant, innocent et sans péchés, interpelle le Père Paneloux qui, dans son deuxième prêche donné vers la fin de l'épidémie, s'écrit devant ses paroissiens : « Mes frères, il faut être celui qui reste ! » (Camus 1947, p.208). Il lutte néanmoins contre l'épidémie aux côtés des volontaires. La population est évoquée collectivement, au fur et à mesure que l'épidémie évolue. Elle est d'abord dominée par la peur ; les premières mesures sanitaires provoquent des émeutes, certains essayant de forcer les portes pour quitter la ville. C'est ensuite l'abattement qui la menace : « Au grand élan farouche des premières semaines avait succédé un abattement qu'on aurait eu tort de prendre pour de la résignation, mais qui n'en était pas moins une sorte de consentement provisoire » (Camus 1947, p.138). À la fin du roman, prend fin l'épidémie et les gens la fêtent dans les bars. Ils reprennent leurs vieilles habitudes comme si de rien n'était. Le temps, suspendu pendant la période de la peste, recommence sa marche normale.

Aujourd'hui, désespérée et vulnérable, face à l'épidémie de la Covid-19, l'humanité est en train d'en passer par une autre terrible épreuve mondiale cruciale. Et la question la plus importante qu'il convient de se poser, en ces temps difficiles du Coronavirus, est la suivante : est-ce que nous étions juste, responsable et surtout solidaire envers l'Autre en tant qu'homo-sapiens ? Par ailleurs, chaque pays devrait aussi tirer les conséquences désastreuses de cette crise sanitaire. Il faut que tous les Etats du monde considèrent que cette pandémie est l'une des répercussions possibles de la mondialisation et du capitalisme qui accentue l'écart entre les couches sociales qui, par essence même, nous demandent de consommer sans arrêt, qui détruisent la nature, dégradent l'environnement et bâtissent des usines en Chine parce que la main-d'œuvre y est moins chère. Sinon, il est fort à parier qu'une nouvelle pandémie

ou nouvelles « pestes » apparaîtront un jour, sous un autre nom comme l'affirme Albert Camus à la fin du roman :

Le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

Camus (1947. p.239)

Ce que le monde vit, à l'heure actuelle, avec le coronavirus est l'affaire de tout le monde à l'instar de ce que relatait Albert Camus, il y a 73 ans. En plus, contrairement au roman, ce n'est pas une seule ville touchée cette fois, c'est toute la planète qui est concernée par cette épidémie de la Covid-19, déclarée pandémie depuis le 10 mars 2020, par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). Toute l'humanité vivant la même expérience, les tragédies, les peurs et les angoisses sont universelles. Face à ce minuscule virus en forme de couronne, la seule chose que fait l'humanité, vulnérable, est de se laver les mains avec du savon pendant une durée minimale de 20 secondes.

1.2 La crise actuelle des coronavirus

L'épidémie actuelle de SRAS-CoV-2, responsable de la maladie pandémique Covid-19 (Corona Virus Disease de 2019) est l'une de celles transmises par un virus dénommé coronavirus (CoV). Ces virus de SRAS-CoV-2 sont encore en petit nombre, donc mal connus. Le premier coronavirus identifié est celui qui fut la cause d'une épidémie de bronchite infectieuse aviaire en 1930 et décima les poulaillers du Dakota du Nord. L'on découvrit un virus similaire en 1965, puis d'autres encore qui furent réunis en 1968 au sein d'une nouvelle famille de virus, les Coronavirus. Toutefois, jusqu'au début des années 2000, la recherche est restée peu développée car les trois souches humaines alors repérées n'étaient pas considérées comme « bien méchantes », simplement responsables de rhumes banals et bien moins graves en tous les cas que les virus de la grippe. En 2002, les choses sont devenues beaucoup plus inquiétantes. Ce fut d'abord l'épidémie de syndromes respiratoires aigus sévères liés au coronavirus (SRAS-CoV). Apparue dans le Sud de la Chine, elle s'est répandue dans 29 autres pays qui étaient en relation étroite avec elle. La maladie s'est avérée mortelle dans 10 % des cas d'infection. Malgré sa forte létalité, elle est heureusement restée de faible importance et limitée à quelques établissements hospitaliers ou hôteliers et à quelques familles, en raison de la faible transmissibilité du virus. Ce n'est plus tardivement que l'on a mis en évidence l'origine de la transmission à l'homme par la consommation de civettes, elles-mêmes contaminées par des chauves-souris.

En 2012, en Arabie Saoudite, un autre virus, le MERS-CoV (pour Meedle East Respiratory Syndrom lié au Coronavirus) a provoqué une mortalité très élevée. En 2020, l'épidémie n'est pas considérée comme éteinte. Ainsi que le signalait l'OMS le 29 mars 2019, pour la période allant de 2012 au 28 février

2019, il y a un nombre total de cas de MERS confirmés en laboratoire notifiés à l'OMS à l'échelle mondiale. La liste des pays où des cas ont été constatés a été publiée par l'OMS en mars 2019. Le SRAS-CoV-2, responsable de la pandémie de la Covid-19 qui est apparue en Chine en décembre 2019, s'étend dans le monde entier mais très inégalement. Elle a fait d'énormes dégâts. Ainsi, il est indéniable que l'épidémie de la Covid-19 se terminera un jour, comme toutes les épidémies précédentes. Certaines personnes ont déjà subi les ravages de cette épidémie alors que d'autres en payeront le prix, peut-être même de leur vie. Il ne fait aucun doute, que l'humanité aura des séquelles psychologiques et physiologiques. Les chiffres annoncés chaque jour représentent, en dehors de leur valeur statistique, surtout une grande tragédie et un grand chagrin des bien-aimés perdus. C'est pourquoi, l'on doit lutter contre le Coronavirus en croyant à la science et gardant du bon sens mais aussi de l'espoir comme Dr. Rieux qui, dans le roman *La Peste* d'Albert Camus, ne renonce jamais à son combat contre l'épidémie. Pour lui, sauver même une seule personne est un bien très précieux ou une belle victoire. Albert Camus constate :

Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l'ignorance, et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté, si elle n'est pas éclairée. Les hommes sont plutôt bons que mauvais, et en vérité ce n'est pas la question. Mais ils ignorent plus ou moins, et c'est ce qu'on appelle vertu ou vice, le vice le plus désespérant étant celui de l'ignorance qui croit tout savoir et qui s'autorise alors à tuer. L'âme du meurtrier est aveugle et il n'y a pas de vraie bonté ni de bel amour sans toute la clairvoyance possible.

Camus, (1947, p.124)

Cependant, la situation actuelle peut nous aider à revenir à des bases philosophiques fortes et utiles au-delà de la crise. Nous assistons à une forme de destruction-reconstruction d'un monde en cours : mondialisation, interdépendance, mauvaise priorisation des fonds publics, etc. La destruction appelle nécessairement la création et l'enjeu est la création du nouveau monde. Comment va-t-on avoir un monde innovant à venir qui serait différent du monde en train d'être transformé ? Mais, il y a un fort risque que ce monde ne soit pas totalement détruit et qu'il soit le même qu'avant. La répétition des crises, SRAS, H1N1, COVID 19 nous entraînera forcément à voir autre chose. Mais rien n'est moins sûr. Nous n'avons pas vraiment appris des dernières épidémies et adapté nos modes de vie en termes d'hygiène, d'équipement en masques... Nous savions que nous n'étions pas prêts à subir une nouvelle épidémie, d'où l'urgence de la crise. Nonobstant les signaux, nous n'avons rien fait. Cette fois-ci, peut-être aurons-nous le temps de réfléchir en vue de la création d'un monde plus responsable ? Nous sommes tous torturés en tant qu'humains par la vie et ses obstacles. Comment vivre malgré tout cela ? Pour notre question, les stoïciens sont pertinents. Ils sont les plus à même de travailler sur cette problématique car le stoïcisme est une philosophie de l'acceptation ou

de la résignation. La plus grande phrase d'Épictète¹ : « il y a des choses qui dépendent de nous et il y a des choses qui n'en dépendent pas » est très éclairante. Ce qui ne dépend pas de nous, par exemple, est la situation actuelle, ce virus devenu pandémique. Ce qui dépend de nous est la distanciation sociale, les règles d'hygiène, le respect de soi si nous voulons prendre soin des autres. Comment le coronavirus peut-il être une alternative à la réinvention de notre humanité, de notre histoire, voire de notre monde ? C'est là, de prime abord, la première interrogation philosophique que cette crise sanitaire met en évidence. En effet, la disponibilité de la science philosophique à l'évènement fait du philosophe un penseur du présent, un penseur de la crise, un savant du réel pour ainsi dire. Le réel dans sa constitution globale et dans sa complexité ne se prête jamais à l'homme comme un tout, comme une entité substantielle. Au contraire, il se lit dans le temps et de par le biais de l'histoire. C'est à travers l'histoire des hommes qu'il se comprend et c'est à travers crises et contradictions de la vie qu'il se manifeste.

2. L'urgence de la crise et le temps de réfléchir ensemble

La crise liée à l'épidémie de la Covid-19 plonge désormais toutes les sociétés du monde dans un état d'exception et un drôle de guerre faite à la fois d'urgence sanitaire et de temps suspendu. La fragilité de la destinée humaine est mise en valeur par Alphonse de Lamartine dans son poème *Le lac* : « Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices, Suspendez votre cours ! Laissez-nous savourer les rapides délices Des plus beaux de nos jours »². Ainsi, chaque personne prend des dispositions jusqu'à nouvel ordre, avec le sentiment partagé d'une longue période d'incertitudes, et de profonds questionnements sur les fondements mêmes de nos sociétés, de nos économies et de nos manières de vivre ensemble : notre regard sur le monde en sortira nécessairement profondément modifié.

2.1 La vulnérabilité dans l'urgence

Aujourd'hui, la vulnérabilité de nos sociétés interconnectées est le premier constat frappant qui s'impose en voyant le virus toucher progressivement tous les territoires sur tous les continents. L'interconnexion entre les régions et entre les pays est un état de fait, autant biologique qu'économique : les sociétés des siècles passés, même bien moins efficacement reliées entre elles par les technologies de transport, étaient soumises aux mêmes dynamiques proprement biologiques de la diffusion de pandémies ; au-delà des échanges commerciaux, ce sont tous nos commerces sociaux, au cœur du bien-être humain, qui constituent le maillon de base de la chaîne de diffusion. Certes, les mesures d'urgence peuvent imposer de compartimenter temporairement nos territoires pour ralentir la progression du virus, mais chaque personne est

¹ Cf. <http://lapausephilo.fr/2019/01/18/il-y-a-des-choses-qui-dependent-de-nous-epict>

² <http://romantis.free.fr/Lamartine/html/lacexplique.html>

inévitablement membre d'une société humaine mondiale au sein d'un seul microcosme planétaire. Si l'expansion d'un virus nous montre, à nouveau, qu'il existe des risques associés à cette interconnexion, elle nous dévoile aussi qu'il est essentiel de ré-apprivoiser cette interdépendance et de ne se désillusionner sur la possibilité de quiconque de s'isoler entièrement.

Au contraire, les recommandations sanitaires illustrent de manière très forte la notion de co-responsabilité, en particulier l'importance de réfléchir chaque comportement individuel en référence au bien commun de santé publique, et d'agir de manière extrêmement coordonnée, et ce à toutes les échelles. A posteriori, tous les systèmes de coordination de l'action collective ou de l'action publique seront questionnés sur leur capacité à affronter une crise inédite, entraînant inévitablement des comparaisons entre les performances respectives de différents systèmes politiques et de différentes régions : plutôt qu'un concours de beauté où certains pourraient chercher à se consoler d'avoir commis moins d'erreurs que d'autres, il sera essentiel de pouvoir évaluer objectivement les effets positifs et négatifs de diverses décisions, dans une logique d'apprentissage collectif. L'activité diplomatique internationale se trouve, elle aussi, suspendue sine die, comme l'illustrent les reports ou les annulations de nombreuses réunions clés pour la gouvernance mondiale de l'environnement et du développement durable, alors que 2020 doit être une année majeure tant sur le climat, la biodiversité, l'océan que l'Agenda 2030 pour le développement durable. Des contacts réels, au moins entre plusieurs pays pour délibérer ensemble, seront pourtant indispensables si l'on veut trouver un ambitieux accord entre tous les pays de la planète pour protéger la biodiversité, ou pour que de grands blocs économiques comme l'Inde, l'Europe et la Chine décident conjointement d'annoncer d'accrus engagements en matière de climat. La capacité de coordination mondiale est donc particulièrement affectée par une crise qui souligne pourtant combien la gouvernance de la santé comme de tout le patrimoine mondial suppose une coordination très rapprochée. En Europe comme à l'échelle mondiale, la crise révèle un monde politiquement fragmenté avec de nombreuses failles dans la capacité des pays à agir et réagir de concert, mais l'on peut encore s'attendre à ce que des coopérations qui étaient très improbables en régime de croisière deviennent politiquement possibles à la faveur de certaines crises. Mais, une crise n'est pas une simple modification de l'expérience quotidienne des hommes. C'est aussi le temps de la réflexion et de l'introspection, une alternative d'opérer une réévaluation de l'homme et de la place qu'il incarne dans le monde. Mieux, le versant positif de toute crise est de converger l'esprit vers de nouvelles ambitions et objectifs nobles pour le grand bonheur des humains. Si les philosophes sont convaincus que la violence est la sage femme de l'histoire (Karl Max, 1983, pp. 883-884), c'est, à juste titre, que les crises nous rendent plus forts et plus responsables en ce sens qu'elles nous permettent de nous remettre en cause et de nous tourner vers le bien de l'humanité. La covid-19 ne sera pas une exception à cette règle. Néanmoins, en quoi cette crise peut-elle nous autoriser à construire un monde meilleur ? La question en soi, peut trouver sa réponse en interrogeant le lien entre l'homme et le monde. Depuis les âges les plus lointains, l'homme a

cherché à s'échapper du monde. De par sa science, il a toujours essayé de trouver d'autres lieux pour rendre possible la vie « biologique par-dessus la terre » (Arendt, 2018). Cette tendance que l'homme a de s'évader du monde s'explique par son constant effort de dévier les lois de la nature. En effet, il vit dans le monde comme si ce dernier n'est qu'un lieu parmi d'autres où il peut continuer à maintenir ses activités et ainsi continuer à perpétuer son humanité. Ceci le conduit à vivre dans ce monde sans se rendre compte des risques que représente la disparition de son milieu naturel. Or, cette conduite de l'homme qui le pousse à entrer en contradiction avec son biotope, constitue à la fois un danger et une menace pour son avenir et sa civilisation. Un danger dans la mesure où il ne se rend pas compte des conséquences néfastes que ses offenses à la nature peuvent engendrer. Et une menace pour la civilisation dans la mesure où il existe un lieu précis de maintien de l'humanité. Le cri d'alarme de Paul Valéry au XX^{ème} siècle fait écho aujourd'hui encore : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »³. Tant d'horreurs n'ont pas été possibles sans tant de vertus. Il a fallu beaucoup de sciences pour tuer tant d'hommes ; mais il a fallu non moins de qualités morales. Savoir et Devoir sont donc suspects. Et toute tentative d'aller hors de cette limite peut entraîner une extinction progressive de la civilisation humaine. Et ce lieu, c'est le monde naturel. Hannah Arendt avertit en ce sens en insistant très fortement sur notre dépendance du monde naturel pour l'accomplissement de notre humanité : « La terre est la quintessence même de la condition humaine » (Arendt, 2018. p.34). Cette affirmation d'Hannah Arendt revient à attester le lien naturel et ombilical qui existe entre l'homme et les autres fils de la nature. Cela veut dire que l'homme, malgré toutes les merveilles dont il pourrait être capable d'un point de vue scientifique et technique, ne reste humain qu'en acceptant de s'intégrer dans la logique de la nature. Mieux, notre humanité s'accomplit en parfaite symbiose et osmose avec la nature. S'il en est ainsi, il faut réconcilier l'homme et son milieu naturel. Une concordance qui doit consister à dissiper les fausses opinions qui excluent l'homme des vivants de l'univers et font de ce dernier un être indépendant et superpuissant qui, à tout point de vue, ne doit pas se conformer à la logique qu'impose la nature. Il reste évident que plus l'illusion d'être le maître incontesté de la nature durera, plus l'on avance vers un déséquilibre, et plus l'on va vers un anéantissement sans précédent de la civilisation humaine. En d'autres termes, il faut rétablir une harmonie entre l'homme et la nature en cela que tout bouleversement de ce rapport d'harmonie accentue la menace d'un éventuel effondrement de la vie humaine et très probablement la survenance d'un chaos de destruction massive.

En revanche, la nature doit continuer à maintenir les meilleures conditions d'existence pour une survie pérenne de l'homme. Il faut interdépendance et complémentarité entre l'homme et son milieu naturel. L'homme, comme l'affirme Karl Marx, ne devrait pas obligatoirement voir la nature comme un élément dans lequel il doit tirer uniquement sa subsistance. Ainsi, Karl Marx écrit à ce propos : « Toute aliénation de soi de l'homme à

³ http://centenaire.org/sites/default/files/references-files/1919_et_apres_-_inadaptation_

l'égard de lui-même et de la nature se manifeste dans le rapport qu'il institue, d'une part, entre lui-même et la nature. » (Marx 1983. pp.125-126). Il se doit de l'appréhender comme son prolongement, voire comme le parachèvement de tout processus d'humanisation.

En somme, notre présent est obscur d'autant plus qu'un futur incertain nous guette. Le doute et l'incertitude d'un avenir meilleur et assuré ont envahi les cœurs. Et l'homme, avec toute sa science, ne sait plus sur quel pied danser pour redonner foi à son existence, afin d'éclairer son présent et de se projeter vers l'avenir. A ce niveau, la seule chose dont nous pouvons nous contenter, c'est une philosophie qui se penche sur le présent, afin de trouver la voie d'un avenir meilleur et assuré pour l'homme. A travers le coronavirus, nous devons penser notre présent et réinventer notre histoire. Autrement dit, cette crise sanitaire est aussi une invitation à la philosophie. Stricto sensu, le simple fait que nous acceptons tous et sans restriction de renoncer à nos libertés les plus banales –celle d'aller et de venir– est assez probant et concluant pour comprendre que notre monde peut changer dans le pire des sens. C'est en cherchant cette liberté contre cette menaçante conjuration du virus qu'on la crée. Mais pour une telle recherche, il faut abandonner pour un temps la considération des ensembles, et étudier dans l'individu pensant, la lutte de la vie personnelle avec la vie sociale. Dès lors, il convient d'aborder l'idée selon laquelle la pandémie est aussi une problématique philosophique dont urge sa thérapie.

2.2 Le temps de réfléchir ensemble

La question qui se pose à nous, vis-à-vis de cette crise pandémique, est celle du bon gouvernement ou encore du bon régime politique. Notons bien que le lendemain de l'année 1989 fut décisif dans l'histoire de la politique occidentale et de la démocratie. Cette date marque le triomphe définitif de la démocratie sur les régimes autoritaires. Certains intellectuels ne se sont pas empêchés d'interpréter cet événement comme la fin de tous processus idéologique sinon politique, comme la fin de l'histoire humaine (Fukuyama, 1992). L'œuvre de Francis Fukuyama sera, à coup sûr, une parfaite illustration de ces thèses sur la fin de l'histoire. En ce sens, il écrit :

Un consensus assez remarquable semblait apparu ces dernières années concernant la démocratie libérale comme système de gouvernement, puisqu'elle avait triomphé des idéologies rivales : monarchie héréditaire, fascisme et, tout récemment le communisme. Je suggérais en outre que la démocratie libérale pourrait bien constituer le point final de l'évolution idéologique de l'humanité.

Fukuyama (1992, pp.11-12)

La sentence d'une fin de l'histoire humaine, aussi burlesque qu'ubuesque qu'elle peut être, n'a qu'une seule signification. Elle veut simplement dire que nous sommes arrivés à un temps de notre histoire où, plus jamais, aucune contradiction ne peut ébranler notre monde. En effet, si l'histoire des hommes a une finalité, c'est de conquérir la liberté et d'instaurer le respect autour de la

dignité humaine. Ainsi, ces penseurs voyaient la démocratie dans son ensemble comme un mode d'expression de la liberté. Néanmoins, les démocraties sont en crise depuis quelques temps. La crise sanitaire de Covid-19 ne vient accentuer la crise profonde dans laquelle les grandes démocraties du monde sont plongées depuis des décennies maintenant. Elles sont jugées comme insuffisantes, sinon handicapantes pour une gouvernance vertueuse et transparente. Pierre Rosanvallon écrit : « L'idéal démocratique règne désormais sans partage, mais les régimes qui s'en réclament, suscitent presque partout de vives critiques. » (Rosanvallo 2006, p.9).

Toutefois, la covid-19 est une accentuation de la crise des grandes démocraties. Elle témoigne, en outre, de leur manquement dans la gestion de la crise sanitaire actuelle. Nous avons tous constaté le tâtonnement des pays démocratiques dans leur prise de décision. Nous avons perçu aussi qu'ils ont eu recours aux méthodes chinoises de lutte contre le virus. Cela revient à dire que la covid-19 a mis au grand jour les nombreux dysfonctionnements qui gangrènent les régimes démocratiques. Ces difficultés nous interrogent aujourd'hui sur le statut de la démocratie, sur sa légitimité et bien entendu sur son avenir dans nos sociétés. Faut-il donc renoncer à la démocratie pour une meilleure efficacité politique ? En vérité, le fait que la Chine, pays à régime autoritaire, c'est-à-dire non démocratique, soit le plus conséquent dans la gestion de cette crise, mais aussi le fait de constater que les grandes démocraties soient incapables de trouver des solutions démocratiques adéquates pour gérer la crise, met sans doute au goût du jour la réflexion sur la pertinence de la démocratie d'une part et un éventuel retour vers l'autoritarisme, d'autre part. L'idée en soi reste tentante, et des arguments ne peuvent manquer de soutenir une telle hypothèse. L'on peut, par exemple, affirmer que les décisions politiques sont plus efficaces avec moins de liberté. La restriction de certaines libertés est synonyme de progrès et bien-être social, puisque la restriction des libertés fondamentales en Chine a permis au chinois de vaincre l'épidémie. Elle contribue, également, à faire reculer la pandémie dans le reste du monde. L'on peut avouer que la garantie des libertés dites fondamentales n'est pas toujours nécessaire. A ce niveau, l'on ne saurait donner une issue à cette question. Il faudra attendre un dénouement complet de la crise pour savoir dans quelle voie se lancer pour une politique plus transparente, plus juste et plus équitable. Il est fort probable que la hiérarchie de l'ordre mondial soit bouleversée et qu'advienne un nouvel équilibre dans les relations entre pays. Sur le plan politique, la Covid-19 nous a appris la fragilité incommensurable qui existe entre les conventions internationales. Le vieux concept de mondialisation a reculé d'un pas. Ce que le père du socialisme Karl Max, l'auteur du best-seller «Le capital» n'a pas obtenu depuis toujours, le coronavirus l'a réussi en un temps record. Le puissant virus ennemi mondial a, d'une certaine façon, remporté par procuration, le combat des «prolétaires unis du monde» et mis fin à la «lutte des classes» ravivée par le capitalisme outrancier et son corollaire, la mondialisation. Les grands ensembles sont incapables d'apporter une solution concertée dans la lutte contre le coronavirus. A titre illustratif, le Président des

Etats-Unis Donald Trump a été totalement déçu par l'organisation mondiale de la santé au point de se désengager de cette union. Partout, ce sont des solutions nationales qui ont pris le dessus. Que reste-t-il de la mondialisation, ou sinon que sera la mondialisation de demain après la sortie des pays de pandémie de covid-19 ? Il est quasiment certain que les réactions que suscite cette crise n'iront pas vers des solutions globalisantes. Force est de constater que dans l'état actuel des choses, chaque pays risque de se replier sur lui-même. La prise de conscience des pays de ne plus compter que sur eux-mêmes est à jamais une évidence. Par le Coronavirus, ils ont compris qu'en cas de chaos, c'est la logique du chacun pour soi, Dieu pour tous qui s'impose comme nous le vivons actuellement. Car, « chaque époque », nous rappelle Georg Hegel, « chaque peuple se trouve dans des conditions si particulières, que c'est seulement en fonction de cette situation particulière qu'il doit se décider. » (Hegel 2012, p.41).

Ainsi, au-delà de la pandémie, comment interpréter le retour des frontières constaté depuis quelques années ? Une frontière a une histoire. Elle est une institution issue de conflits et de négociations, de décisions et de traités. La frontière internationale délimite le périmètre de l'exercice d'une souveraineté et elle est l'un des paramètres définitionnels de la citoyenneté. Ce en quoi elle est également un marqueur symbolique d'une distinction entre le dedans et le dehors, nécessité anthropologique fondatrice de toute interaction, de toute ouverture vers l'extérieur : « Pour être soi, il faut se projeter vers ce qui est étranger, se prolonger dans et par lui. Demeurer enclos dans son identité, c'est se perdre et cesser d'être. On se connaît, on se construit par le contact, l'échange, le commerce avec l'autre » (Vernant 2004, p.90). Abolir les frontières serait faire disparaître les États, au prétexte qu'il serait une échelle dépassée dans un monde globalisé dominé par la marchandise matérielle et immatérielle. La réduction des appareils d'État à la portion congrue a été l'objectif final recherché par les « mondialisateurs » (Foucher 2013). Il faut donc plaider pour une ouverture raisonnable et contrôlée, notamment pour sauvegarder la maîtrise des valeurs, qui nous distinguent, et des intérêts qui nous sont stratégiques, c'est-à-dire vitaux.

Grâce à Coronavirus, l'on prêtera un peu plus d'attention aux altermondialistes pour qu'ils fassent entendre la voix de l'humanité. Le monde risque d'aller vers d'autres catastrophes. Et si la prochaine crise mondiale, après le coronavirus, venait d'on ne sait où, serait-elle d'origine sociale, nucléaire, écologique ? Personne ne peut le savoir à l'avance.

Conclusion

Au terme de notre analyse, il appert que la pandémie a révélé une profonde crise de l'architecture géopolitique mondiale. C'est un monde apolaire qui s'est affirmé durant la pandémie, tant l'absence d'un quelconque leadership a été flagrante. Les puissances chinoise et étatsunienne en sortent déstabilisées, l'Union européenne fragmentée, les puissances émergentes (Brésil, Russie, Inde, Afrique du Sud, etc.) renvoyées à leurs graves faiblesses internes. Les pays du Sud qui n'avaient pas pris part au partage des dividendes

de la guerre et des intellectuels des pays riches ont réclamé depuis fort longtemps des réformes que les grandes puissances tardent à prendre en compte, pour ne pas avoir à partager leur pouvoir de domination. N'est-ce pas aujourd'hui l'heure des changements dans le mode de pensée et les pratiques qui gouvernent notre monde ? Sans conteste, la crise de coronavirus est un coup de massue porté à l'équilibre de notre monde et à son économie. Mais, comme il est souvent des victoires qui passent par des batailles perdues, le monde est en train de subir les conséquences de ce virus mortel. Dans ce contexte actuel, le système international de gouvernance collective, symbolisé par l'OMS, a été largement pris à partie ! Le pangolin du marché du Wuhan contraint-il l'humanité à penser une universalité ou à penser autrement pour un nouvel ordre mondial ?

Références bibliographies

- ARENDRT Arendt. 2004. *Condition de l'homme moderne*, Paris, Pocket.
- CAMUS Albert. 1947. *La Peste*, Paris, Gallimard.
- COUTURIER Bruno. « L'épidémie de coronavirus va-t-elle provoquer la démondialisation ? », [En ligne], publié le 02/03/2020, URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/le-tour-du-monde-des-idees/lepidemie-va-t-elle-provoquerla-demondialisation>
- FRANCIS Francis. 2004. *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion.
- HEGEL Georg. 2012. *La raison dans l'histoire*, Paris, Pocket, 2012.
- LEVY Jacques et LUSSAULT Michel. 2003. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Éditions Belin.
- LIVE-LIBERATION. 2020. « Quand Trump corrige son discours à la main pour dire « virus chinois » plutôt que « coronavirus », [En ligne], URL : https://www.liberation.fr/direct/element/quand-trump-corrige-son-discours-a-la-main-pour-direvirus-chinois-plutot-que-coronavirus_110962/
- MC LUHAN Marshall. FIORE Quentin, AGEL Jérôme. 1970. *Guerre et paix dans le village planétaire*, Paris, Robert Lafont.
- MARX Karl. 1983. *Le capital*, Paris, PUF.
- MOULIN A.M. 2015. « Autour du virus Ebola, Anthropologie & Santé, » *Revue internationale française d'Anthropologie de la santé*, N°11, disponible sur <https://doi.org/10.4000/anthropologiesante.1884>
- MOUSSET Laura. « Quel impact du coronavirus sur l'environnement ? », [En ligne], publié le 23/03/2020, URL : <https://www.france24.com/fr/20200323-quel-impact-du-coronavirus-sur-l-environnement>
- RAOULT Didier. 2020. *Épidémies : vrais dangers et fausses alertes, De la grippe aviaire au Covid-19*, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafont.
- ROSANVALLON Pierre. 2006, *La contre-démocratie*, Paris, Point.